

Nouvelles

Volume 5, numéro 1, printemps 1989

L'île d'Orléans : un écrin à découvrir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7468ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

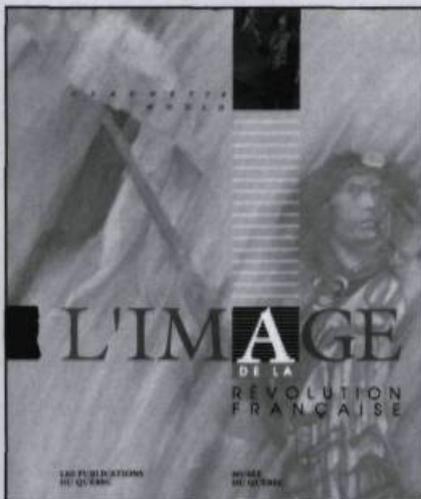
(1989). Nouvelles. *Cap-aux-Diamants*, 5(1), 66–67.

La Révolution à toutes les sauces

En cette année du bicentenaire de la Révolution française, le monde de l'édition connaît une véritable effervescence. En France seulement, les spécialistes évaluent à près de 600 le nombre de titres à paraître en 1989.

Le très sérieux journal **Le Monde** consacre un mensuel de deux cahiers à ce thème intitulé: **Le Monde de la Révolution française**. Les plus grands spécialistes français, tels François Furet, Mona Ozouf et Michel Vovelle, collaborent à cette série. Le papier, la mise en page et l'illustration sont également très soignés. Le second cahier présente un agenda culturel des activités en région, colloques, spectacles et émissions de télévision en France et à l'étranger.

Dans cette foulée, la revue **Cap-aux-Diamants** prépare pour l'automne un numéro entièrement consacré à ce sujet. De plus, la revue vous propose deux journées sur les retombées de la Révolution française au Québec sous la forme d'un itinéraire culturel tout à fait original pour les 21 et 22 septembre 1989. Des visites sont prévues chez les Ursulines et au Séminaire au cours desquelles des spécialistes vous feront découvrir les trésors obtenus par ces institutions à la faveur de la Révolution française et minutieusement conservés depuis pour les générations futures.



Le Québec participe pleinement aux événements reliés aux célébrations du bicentenaire de la Révolution française. Ainsi, le Musée du Québec a publié un important catalogue de Claudette Hould, pour accompagner l'exposition intitulée: «L'Image de la Révolution française».

La rencontre se termine par un banquet inspiré de mets disponibles à l'époque de la Révolution. Un rendez-vous à inscrire dès maintenant à votre agenda. Renseignements et réservations: 656-5040, 656-5043.

Fausse piste

Après l'intérêt public suscité par la recherche du tombeau de Samuel de Champlain, cet été, le géographe René Lévesque et l'archéologue Charles Beaudry dévoilaient, en octobre dernier, les résultats de leurs fouilles.

Les deux chercheurs vérifiaient l'hypothèse avancée par l'abbé Thomas O'Leary à la fin du siècle dernier, suivant laquelle les restes de Champlain se trouvaient sous la chapelle Saint-Joseph de la Basilique de Québec. Après cinq mois de recherches, les deux hommes ont été forcés de reconnaître qu'il s'agissait d'une fausse piste. À moins qu'une découverte dans les archives ne permette d'avancer de nouvelles hypothèses, le mystère entourant la localisation exacte de la dépouille du fondateur de Québec restera entier, comme le suggéraient d'ailleurs les auteurs d'un article paru dans **Cap-aux-Diamants** l'automne dernier.

Nouveau certificat

Le département d'histoire de l'Université Laval vient de créer un nouveau certificat en muséologie.

Ce programme se distingue de celui de maîtrise offert conjointement par l'Université de Montréal et l'Université du Québec à Montréal. Il n'entend pas former de nouveaux muséologues mais fournir aux pro-

fessionnels déjà en place l'occasion de se perfectionner.

L'ethnologue Philippe Dubé, diplômé de l'Université Laval et qui a oeuvré dans plusieurs institutions de Québec au titre de conservateur, a été nommé responsable de ce certificat de 2^e cycle.

L'histoire aux États-Unis

L'automne dernier, le Congrès américain faisait connaître les crédits budgétaires de la nouvelle année fiscale débutant le 1^{er} octobre 1988. Compte tenu du contexte de restriction générale que connaissent nos voisins du Sud, les sommes allouées aux sciences humaines et à l'histoire font très bonne figure.

Ainsi, le **National Endowment for the Humanities** reçoit 151 000 000 \$, un budget en hausse de 13 millions de dollars par rapport à celui de l'an dernier. Les sommes affectées à la restauration des bâtiments historiques passent de 4,5 à 12,5 millions et celles consacrées à l'histoire locale de 21,3 à 25 millions.

Outre ces importantes augmentations, un autre facteur a également joué en faveur de la hausse des crédits aux sciences humaines. L'an dernier les arts recevaient 28 millions de plus que les sciences humaines et cette année l'écart a été ramené à 16 millions. (**OAH Newsletter**, novembre 1988).

Williamsburg revu et corrigé

Pour les Américains, la ville de Williamsburg incarne le mythe du passé colonial. En 1926, des agents immobiliers commencent par acheter discrètement pour le compte du millionnaire John D. Rockefeller toutes les propriétés de l'arrondissement visé. Le site acquis, des ouvriers entreprennent de retrancher scrupuleusement toutes les constructions postérieures à 1800. Ainsi, toutes les usines, maisons, propriétés victoriennes, bâtiments du secteur sont rasés ou relocalisés. En tout, 600 bâtiments de l'aire retenue furent ainsi détruits et seulement 88 conservés.

Il s'agissait d'une première pour l'époque. L'équipe de restaurateurs avait choisi de présenter Williamsburg comme une banlieue élégante où régnait ordre, harmonie et beauté. Dès son ouverture au public, en 1934, l'initiative connaît un franc succès et popularise immédiatement le concept de rénovation domiciliaire. Au cours des mois qui suivent, une vogue sans précédent pour les jardins, meubles, et couleurs pastels, s'inspirant de ceux utilisés par les artisans de Williamsburg, déferle dans toutes les banlieues du pays.

Ce projet met également de l'avant la sauvegarde des bâtiments anciens dans toute l'Amérique et par extension influence les urbanistes qui planifient l'avenir des centres-villes. Depuis cette première restauration, plus de 300 villes ont emboîté le pas et rénové leurs quartiers anciens.

Cependant, à compter de la décennie 1970, le message de Williamsburg apparaît de plus en plus anachronique et désuet. Un rapport commandé en 1977 révèle qu'un nombre croissant de visiteurs se demandent où vivaient les pauvres? Quel genre de tâches accomplissaient les esclaves et qui habitaient réellement Williamsburg?

Pour répondre à ces nouvelles préoccupations, il fallait réaménager ce musée à ciel ouvert. La nouvelle version de Williamsburg a nécessité l'embauche de nombreux spécialistes. En tout, plus de 60 historiens, historiens de l'architecture, conservateurs et archéologues spécialisés dans l'étude de l'économie, des institutions et des populations de l'Amérique coloniale ont été mis à profit.

À l'avenir, l'image de Williamsburg que verra le million de visiteurs qui franchissent les tourniquets chaque année sera radicalement transformée. Ce changement amorce un tournant décisif et tient compte des intérêts récents en histoire sociale des ethnies, des femmes et des travailleurs.

Le nouveau Williamsburg se tourne donc vers les gens ordinaires, une majorité fortement négligée par les historiens dans le passé et qui de surcroît n'a pas écrit sa propre histoire. (**The Atlantic**, décembre 1988).

Appui aux sciences humaines

La directrice du **National Endowment for the Humanities** des États-Unis, Lynne Cheney, vient de faire connaître les résultats de son étude sur le statut des sciences humaines.

Le rapport étudie les trois principales institutions vouées à l'enseignement et à l'apprentissage des sciences humaines dans la société américaine: les collèges et universités, la télévision et enfin les institutions qui desservent le grand public tels les musées, librairies et conseils des sciences humaines de chaque état.

Dans son rapport, L. Cheney note que dans près de 40 pour 100 de tous les collèges et universités, il est possible d'obtenir un baccalauréat en sciences humaines sans même avoir suivi un seul cours d'histoire. Dans une section intitulée: «**L'universitaire et la société**», l'auteur signale en outre les effets négatifs de la spécialisation à outrance et observe la tendance des jeunes diplômés actuels à mettre l'emphase sur les recherches et publications purement académiques dans leur curriculum vitae. (*OAH Newsletter*, novembre 1988).

Avebury outragée

La petite communauté d'Avebury, située à 85 kilomètres à l'ouest de Londres en Grande-Bretagne, vit des heures mouvementées depuis que Kenneth King s'est porté acquéreur d'une propriété du XVI^e siècle, reconnu d'intérêt national par l'État anglais.

Ce spéculateur immobilier de 35 ans a entrepris de transformer son manoir de 28 chambres en attraction touristique. Il entend y montrer des mannequins de cire représentant les premiers occupants, des armures du XVII^e siècle et des répliques d'instruments de torture. M. King affirme que son projet tente simplement de recréer l'ambiance de l'ère élisabéthaine et que l'argent récolté servira à la restauration et à la sauvegarde du bâtiment pour les générations à venir.

Les villageois estiment, de leur côté, que le nouveau propriétaire s'apprête à détruire le caractère unique d'un site, situé à proximité et vieux de 4000 ans, reconnu comme un des plus importants monuments d'Europe à témoigner de l'ère néolithique. Les experts s'entendent pour dire qu'il abritait un important centre religieux. Les protestations des habitants s'en prennent plus largement au phénomène britannique appelé **Heritage Industry**. Dans certaines localités, comme York, on a recréé un village viking du X^e siècle (voir **Cap-aux-Diamants**, vol 4, no 3). Aujourd'hui le centre attire plus d'un million de visiteurs par année et les résidents d'Avebury craignent les conséquences d'un tel envahissement dans leur village. (Source: *New York Times*, 27 novembre 1988). ♦

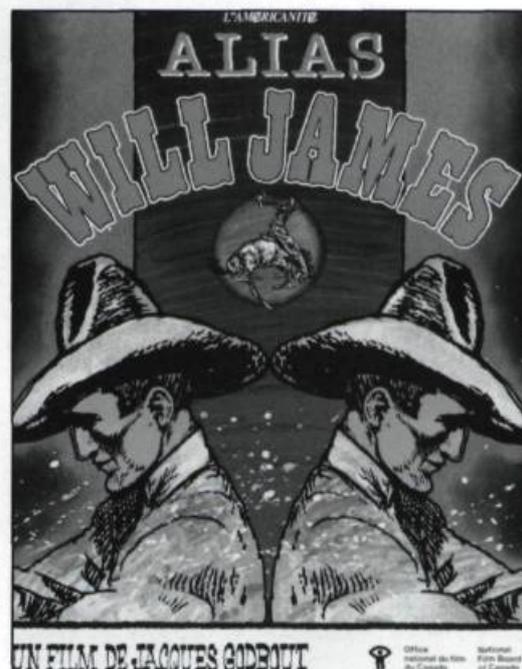
Alias Will James

Au début du siècle, plusieurs milliers de Canadiens français quittent le Québec et partent à la recherche d'une vie meilleure aux États-Unis. Le cas d'Ernest Dufault, originaire de Saint-Nazaire d'Acton, s'écarte de la voie suivie par de nombreux Québécois, en route vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Sans doute porté par le goût de l'aventure, il prend la direction du Far West. Arrêté au Montana pour vol de bétail, après des mésaventures dans les Prairies canadiennes, Dufault troque son nom pour celui de Will James. À la fois dessinateur et écologiste avant la lettre, il se met à écrire. Ses ouvrages relatent le monde des cow-boys, et exploitent des thèmes chers à Ringue (Philippe Panneton) ou à Claude-Henri Grignon. Sa renommée s'accroît: durant les années folles et la Dépression, ses *short stories* adaptées du cinéma connaissent un grand succès. Cependant, le poids de son rêve entraîne Will James à la dérive. Craignant la découverte de sa véritable identité, il s'enfoncé dans l'alcoolisme et meurt en 1942.

Dans un documentaire extrait d'une série intitulée *L'américanité*, Jacques Godbout part à la recherche de cet écrivain. Afin de bien saisir la singulière histoire d'Ernest Dufault, Godbout la met en parallèle avec le récit de deux cow-boys québécois contemporains. Le réalisateur enquête également sur les lieux où Will James a vécu. Grâce à une minutieuse reconstitution, Godbout nous montre certains extraits des nouvelles et du monde imaginé par Will James et porté à l'écran. Les souvenirs de la famille Dufault sur leur «oncle aux États», révèlent en outre l'ambiguïté des racines québécoises de Will James.

Les grandes qualités de *Alias Will James* se rapportent à son scénario et à son découpage technique. L'habileté du montage se traduit dans les récits entrecroisés par de fines transitions narratives. L'intelligence du texte, la

candeur et l'humour des témoignages, tracent un portrait fascinant de l'itinéraire de Dufault, du Québec à Billings, en passant par Carson City et Hollywood. L'image, grâce à une caméra mobile et à des plans panorami-



ques, allée à la musique Country, appuie éloquentement le propos du réalisateur. Avec *Alias Will James*, Jacques Godbout raconte intelligemment l'épopée d'Ernest Dufault. Dans les limites du documentaire, son talent met en relief un des mythes de l'histoire québécoise: celui de la fascination et de l'attrait exercés par les États-Unis. ♦

Alias Will James. Québec 1988. Recherche et scénario: Jacques Godbout. Photographie: Jean-Pierre Lachapelle. Montage: Monique Fortier. Production et distribution: Office national du film. Durée: 83 minutes.

Pour en savoir un peu plus...

Smoky, Lone Cowboy et les autres romans de Will James ne sont pas disponibles en français: l'emploi du *slang* les rend malheureusement intraduisibles. Cependant, au sujet de Will James/Ernest Dufault, il est possible de consulter l'article de Paul Morisset: «Un Québécois au Far West», paru dans *L'Actualité*, décembre 1986, pp. 109-115.

Nouveautés vidéos

L'Office National du film vient de publier un Répertoire Vidéo 1989, qui compte plus de trente films historiques. Entre autres titres: **La turlutte des années dures** de Richard Boutet, **Québec: Duplessis et après...** de Denis Arcand, **Le grand Jack** d'Herménégilde Chiasson, etc... Il est possible d'acheter ou de louer ces films en format 35 mm, 16 mm, VHS, Beta et U-Matic.

François Drouin
Martin Pâquet